Titre : **BATAILLE D'ABOUKIR** **25 juillet 1799**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et combats**
Auteur :	Origine : http://gallica.bnf.fr **Droits : domaine public**
Référence : Extrait : NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SIÈGES E T BATAILLES MÉMORABLES, ET DES COMBATS MARITIMES LES PLUS FAMEUX, DE tous les Peuples du monde y anciens et modernes, jusqu'à nos jours. chez Gilbert et Cie, Lib. & C. De l'Imp. de Patris (A Paris) 1809	Transcripteur : **ROBELIN** Date : **2016**

BATAILLE D'ABOUKIR

25 juillet 1799

Depuis longtemps les Anglais et les Turcs menaçaient d'envahir l'Egypte, occupée par Bonaparte. Son expédition hardie dans la Syrie leur en fit seulement différer l'exécution. Cent voiles turques parurent dans la rade d'Aboukir le 11 juillet 1799. Cette flotte avait à son bord une armée commandée par Mustapha pacha. Le lendemain, trois mille Ottomans débarquèrent avec de l'artillerie. Trois jours après, ils attaquèrent la redoute et le fort d'Aboukir. On comptait sur une résistance capable d'arrêter quelque temps l'ennemi. Dès le premier feu, le commandant fut tué, la garnison se rendit par une lâcheté indigne du nom français. Cependant ce fort, séparé de la terre par un fossé de vingt pieds, avait une contrescarpe taillée dans le roc et un bon revêtement. A cette nouvelle, Bonaparte rassembla son armée, dirigea vers Rhamanié les troupes destinées à combattre les Turcs, recommanda au général **DESAIX** de surveiller Murat-bey dans la Haute-Egypte, pourvut à la tranquillité du Caire, ordonna au général **REGNIER** d'approvisionner El Arich, et de s'opposer, vers les déserts qui s'étendent de la mer Rouge à la Méditerranée, aux entreprises- des Arabes, d'Ibrahim bey, et de Djezzar. En même temps il envoie le général **MENOU** à Rosette, et lui ordonne de défendre le Bogaze à l'entrée du Nil. On espérait que l'ennemi, maître d'Aboukir, deviendrait entreprenant, et sortirait de sa presqu'île pour attaquer Alexandrie ou Rosette, avec les quinze mille Turcs débarqués de sa flotte ; mais une démarche aussi active était incompatible avec le flegme oriental. Tandis qu'on le croyait près d'agir, **MUSTAPHA** se retranchait dans sa presqu'île, organisait les Arabes qui accouraient à lui, formait des magasins, et se reposait, en attendant Ibrahim bey. Incertain sur les plans de l'ennemi, il était important de choisir une position d'où l'on pût l'inquiéter, s'il se portait sur Alexandrie ou sur Rosette, ou même l'attaquer dans Aboukir, s'il s'obstinait à y demeurer. Bonaparte trouva ces avantages dans la position de Bircket, village situé à la hauteur d'un des angles du lac Madié. Le général **MURAT** s'y rendit le premier avec la cavalerie, les dromadaires, les grenadiers, et le premier bataillon de la soixante-neuvième. L'armée entière y arriva le 23 juillet. Dans la même nuit, une division prit position à Kafr finn, et l'autre à Beddah. Le quartier-général arriva à Alexandrie. Bonaparte examina ses fortifications, mit cette ville en état de défense, en fit partir trois bataillons pour reconnaître l'ennemi et faire nettoyer les puits. Le général **KLEBER**, parti de Damiette, se trouvait déjà à Foua ; le général Menou s'avançait sur l'extrémité de la barre entre Rosette et Aboukir, au passage du lac Madié, pour canonner les petites embarcations turques, et leur donner de l'inquiétude sur leur gauche.

Mustapha pacha, occupait et bouchait la presqu'île par deux lignes de troupes et de retranchements encore imparfaits, et avait porté sa première ligne à une demi-lieue en avant du fort d'Aboukir. La droite de celte ligne était appuyée au bord de la mer à un mamelon de sable retranché, et occupé par environ mille hommes. Un village, à trois cents toises de cet appui, était défendu par un corps de douze cents hommes et quatre canons. La gauche de cette première ligne était détachée et isolée à six cents toises en avant du centre. Quelques chaloupes canonnières, rapprochées du rivage intérieur, flanquaient par la gauche l'intervalle entre la première et la seconde ligne. Celle-ci, plus avantageusement placée, se trouvait à trois cents toises en arrière du premier village. Le centre occupait la redoute, qui avait été enlevée aux Français au moment du débarquement, et qui depuis avait été liée au bord de la mer par un retranchement de cent cinquante toises. La gauche occupait des mamelons de sable, et la plage intérieure était flanquée par des chaloupes canonnières. Environ sept mille hommes et douze pièces de canon défendaient cette seconde ligne, éloignée de cent toises du village et du fort, occupés par quinze cents hommes. L'escadre était mouillée à une lieue et demie au large.

Après deux heures de marche, l'avant-garde française se trouva en présence de l'ennemi. Le 24 juillet, l'action s'engagea par une fusillade entre les tirailleurs. Bonaparte arrête ses colonnes pour faire les dispositions d'attaque. Le général de brigade **d'ESTAING** marche avec trois bataillons, pour enlever la hauteur de la droite de l'ennemi, occupée par mille hommes ; en même temps un piquet de cavalerie a ordre de couper ce corps dans sa retraite sur le village. Le général **LANNES** se porte sur la montagne de sable, à la gauche de la première ligne de l'ennemi, où il avait deux mille hommes et six pièces de canon. Deux escadrons ont encore ordre d'observer et de couper ce corps dans sa retraite. Le reste de la cavalerie marche au centre. La division **LANUSSE** est en seconde ligne. Le général d'Estaing s'avance vers l'ennemi au pas de charge. Les Turcs abandonnent leurs retranchements, se retirent sur le village, la cavalerie sabre les fuyards. Le corps sur lequel marchait la division Lannes, voyant la droite de sa première ligne forcée de se replier, et la cavalerie tourner sa position, voulut se retirer ; mais deux escadrons et un peloton des guides lui coupèrent la retraite, et forcèrent à se noyer dans la mer ce corps de deux mille hommes : aucun n'évita la mort. Le commandant des guides, **HERCULE**, est blessé. Le corps du général d'Estaing marchait sur le village, centre de la seconde ligne de l'ennemi, et le tournait, en même temps que la trente-deuxième de ligne l'attaquait de front. L'ennemi fait une vive résistance ; sa seconde ligne détache un corps considérable par sa gauche pour venir au secours du village ; la cavalerie le charge, le culbute, et poursuit les fuyards, dont une grande partie se précipite dans la mer. L'ennemi est poursuivi jusque dans la redoute, centre de la seconde position, qui était très-forte. Cette redoute, flanquée par un boyau, renfermait à droite la presqu'ile jusqu'à la mer : un autre boyau se prolongeait sur la gauche, mais à peu de distance de la redoute ; le reste de l'espace était occupé par l'ennemi, placé sur des mamelons de sable et dans des palmiers. Il restait encore au pacha huit à neuf mille hommes. Le général de brigade **FUGIERES**, reçoit l'ordre de former en colonne la dix-huitième demi-brigade, et de marcher au pas de charge pour enlever la droite des Turcs. La cavalerie de la droite de l'armée attaque l'ennemi par sa gauche ; elle le charge avec impétuosité à plusieurs reprises ; elle sabre tout ce qui est devant elle ; mais elle ne pouvait rester au-delà de la redoute, pressée entre son feu et celui des canonnières ennemies. Emportée par sa valeur dans ce défilé de feu, elle se repliait aussitôt qu'elle avait chargé ; et l'ennemi renvoyait de nouvelles troupes sur les cadavres de ses premiers soldats. Cette obstination et ces obstacles ne firent que redoubler l'audace de la cavalerie. Elle s'élança et chargea jusque sur les fossés de la redoute, qu'elle dépassa. L'artillerie de la cavalerie et celle des guides prirent position sous le feu de la mousqueterie turque, et par le feu de mitraille le plus vif, elles concoururent puissamment au gain de la bataille. L'adjudant-général **LETURCQ** marche à leur appui avec un bataillon de la soixante-quinzième ; il rejoint la cavalerie : son cheval est tué. Il se met alors à la tête de l'infanterie, vole du centre à la gauche pour rejoindre la dix-huitième demi-brigade, déjà en marche pour attaquer les retranchements de la droite de l'ennemi. Au moment où cette brigade arrive, les Ottomans sortent de leurs retranchements ; les têtes de colonnes se battent corps à corps. Les Turcs cherchent à arracher les baïonnettes qui leur donnent la mort ; ils mettent le fusil en bandoulière, et se battent au sabre et au pistolet. Enfin la dix-huitième arrive jusqu'aux retranchements ; mais le feu de la redoute, où l'ennemi s'était rallié, arrête la colonne. Le général Fugières et l'adjudant-général Leturcq font des prodiges de valeur : le premier reçoit une blessure à la tête ; il continue de combattre ; un boulet lui emporte le bras gauche ; il est forcé de suivre alors le mouvement rétrograde de la dix- huitième, qui se retire en faisant un feu très-vif. L'adjudant-général Leturcq avait fait de vains efforts pour déterminer cette colonne à se jeter dans les retranchements ennemis ; il s'y précipite lui-même, s'y trouve seul, et reçoit une mort glorieuse. Bonaparte avait fait avancer un bataillon de la vingt-deuxième légère et un autre de la soixante-neuvième sur la gauche de l'ennemi. Le général Lannes, à leur tête, saisit le moment où les Turcs étaient imprudemment sortis de leurs retranchements pour couper les têtes des morts et des blessés , et obtenir l'aigrette d'argent accordée par leur gouvernement à

tout soldat qui apporte la tête d'un ennemi ; il fait alors attaquer la redoute de vive force par sa gauche et par la gorge. Cinq bataillons sautent dans le fossé, et sont bientôt sur le parapet et dans la redoute. Le général **MURAT**, toujours à l'avant-garde, saisit le moment où le général Lannes lançait ses bataillons dans les retranchements, pour ordonner à un escadron de charger et de traverser toutes les positions ennemies jusque sur les fossés du fort. Ce mouvement est fait avec tant d'impétuosité et d'à-propos, qu'à l'instant où la redoute est forcée, cet escadron coupait déjà toute retraite aux Turcs. La déroute est complète ; l'ennemi, en désordre et frappé de terreur, trouve partout les baïonnettes et la mort : la cavalerie le sabre ; il ne croit avoir de ressources que dans la mer ; dix mille hommes s'y précipitent, ils y sont fusillés et mitraillés. Jamais spectacle aussi terrible ne s'est présenté. Aucun ne se sauve. Les vaisseaux étaient à deux lieues dans la rade d'Aboukir. Mustapha pacha, commandant en chef l'armée turque, est pris avec deux cents hommes ; deux mille restent sur le champ de bataille ; toutes les tentes, les bagages, vingt pièces de canon, demeurent au pouvoir des Français. Le fort d'Aboukir ne tire pas un coup de fusil; tout est frappé de terreur. Il en sort un parlementaire annonçant qu'il est défendu par douze cents hommes. La journée se passe en pourparlers. Cette glorieuse journée coûta à l'armée française cent cinquante hommes tués, et sept cent cinquante blessés. Au nombre de ces derniers furent les généraux Murat et Fugières. Ce général eut le bras gauche emporté d'un coup de canon ; il crut mourir : Général, dit-il à Bonaparte *vous envierez un jour mon sort : je meurs au champ d'honneur ;* mais son calme et son sang-froid, premières qualités d'un vrai soldat, le mirent en peu de temps hors de danger. Bonaparte retourna à Alexandrie aussitôt après la bataille.

Le fort d'Aboukir, sommé le lendemain, fut défendu avec la fureur du désespoir. Les Turcs ne peuvent concevoir l'idée d'une capitulation, parce qu'ils ne font qu'égorger ceux qui se rendent à eux. Le général Lannes fut blessé dans une sortie ; le général Menou prit le commandement du siégé, et le conduisit avec habileté et vigueur. Après huit jours de bombardement, la batterie de brèche étant déjà établie sur la contrescarpe, le château n'étant plus qu'un monceau de ruines, le fils du pacha, son kyaïa et deux mille hommes jetèrent leurs armes et embrassèrent les genoux du vainqueur. C'est leur manière de se rendre, On trouva dans le château trois cents blessés et dix-huit cents cadavres. L'affaire d'Aboukir coûta à la Porte dix- huit mille hommes et un grand nombre de canons. L'ordre et la tranquillité ne cessèrent de régner en Égypte pendant la durée de cette expédition. Sydney Smith arriva avec les dernières voiles turques, sans pouvoir relever par son courage et son activité leurs affaires dans ce pays. Cette glorieuse journée termina les travaux de Bonaparte en Egypte.